

Les réfugiés politiques en Belgique

Marie-Noëlle de Schoutheete

Depuis quelque temps la problématique des réfugiés fait régulièrement la une des médias dans notre pays. C'est un thème largement controversé, à propos duquel les discours ou avis sont assez souvent peu nuancés, voire même passionnels. Chacun l'aborde bien sûr avec sa sensibilité, c'est-à-dire avec ses peurs, ses préjugés (et nous en avons tous!), son idéal humanitaire, un certain goût d'exotisme parfois, à partir de chiffres ou de «on-dit».

Je voudrais vous livrer mon regard sur cette problématique à partir de mon expérience concrète et de ma réflexion personnelle, qui n'est certes pas suffisamment nourrie de chiffres, de statistiques, d'études scientifiques, etc., mais qui est issue de mon travail sur le terrain. Je vous parlerai très modestement de ce que j'ai vécu et vis au quotidien avec les réfugiés, de mes questionnements, de mes indignations, de la manière dont j'essaie de chercher des solutions, des questions qui continuent de me mobiliser.

Qui sont les réfugiés? Selon la Convention de Genève de 1951, «les réfugiés sont des personnes qui craignent avec raison d'être persécutées du fait de leur race, de leur religion, de leur nationalité, de leurs opinions politiques ou de leur appartenance à un groupe social et qui ne peuvent ou ne veulent pas retourner dans leur pays.»

Comment mon histoire a commencé

Mon histoire avec les réfugiés est une histoire totalement inattendue. Je n'ai jamais préparé ni pensé aucun projet pour «aider des réfugiés». Un soir, j'ai seulement ouvert ma porte, de manière réelle et symbolique.

Tout a commencé en 1994 au moment des événements tragiques du Rwanda. J'avais vécu dans ce pays pendant quatre ans avec mon mari et mes enfants. J'y avais encore beaucoup d'amis rwandais dont j'étais sans nouvelles, j'étais



J'ai revécu le parcours de l'éveil
(Photo Pierre-Emmanuel Hublet)

inquiète, bouleversée par ce que j'apprenais, profondément choquée par la violence des événements, indignée aussi par l'immobilisme de la communauté internationale et de la Belgique en particulier. Je me sentais impuissante, et en même temps, à mon niveau, je ne pouvais pas rester inactive, je sentais le besoin de poser des actes concrets.

J'ai été amenée à accueillir chez moi une femme (Florida) et ses quatre enfants. Son mari venait d'être assassiné. Mon mari était décédé douze ans auparavant. Mes enfants qui avaient grandi (de 13 à 19 ans) étaient d'accord d'ouvrir les portes de notre maison. Ils avaient le même âge que ceux de Florida. C'est ainsi que nous avons compris, un peu de l'intérieur, la réalité des réfugiés, avec tout ce que cela signifie comme ruptures, comme pertes et traumatismes, comme nécessité de tout recommencer à zéro.

Nouveauté et étrangeté pour nous: quand nous avons habité à l'étranger, c'était un choix, libre, réfléchi, temporaire; nous vivions ailleurs mais nous restions ancrés dans nos racines, nous avons tout gardé dans notre pays. Nous comprenions très concrètement que les réfugiés fuient leur pays et tout ce qu'ils y ont construit parce qu'ils n'ont pas

le choix, nous voyions de nos yeux qu'ils arrivent démunis de tout, nous entendions qu'ils débarquent sans aucun projet d'avenir, sinon celui de vivre ou d'abord de survivre. Nous découvrons tout cela dans la matérialité d'une relation vécue au quotidien.

Ensemble, avec la famille de Florida, nous avons fait face à toutes les difficultés successives: le statut, les allocations sociales, l'inscription dans les écoles et la mise à niveau scolaire, la recherche d'un logement et d'une garantie locative, l'installation dans le logement, l'apprentissage d'un nouvel environnement, la gestion des traumatismes passés, les problèmes de santé, la création de nouveaux liens,...

Dans ce combat partagé, nous avons échangé, nous avons beaucoup parlé. Une relation intense, toute simple et très profonde est née entre nous, j'ai beaucoup reçu. J'ai parlé autour de moi, à mes amis, à mes voisins, j'ai demandé des matelas et des couvertures, j'ai dit ce que je vivais, et surtout l'amitié que je vivais, la puissance de vie et la profondeur humaine que je rencontrais.

Comment mon histoire a continué

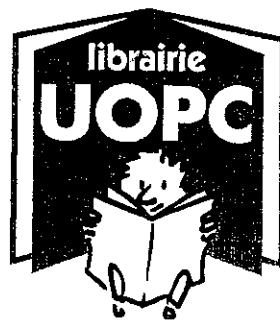
Avec mes enfants et avec l'aide de mes amis belges, nous avons accueilli et accompagné trois autres familles de Burundais, chaque fois pendant quelques semaines, le temps nécessaire pour trouver une solution plus durable.

De plus en plus de réfugiés sont venus me demander de l'aide: nous allions ensemble chercher des meubles à gauche et à droite et les déposer chez des réfugiés, je cherchais de l'argent pour les garanties locatives... Les premiers réfugiés aidés venaient aider les suivants, des Belges, des Italiens, des Français entraient dans le mouvement. Une chaîne de solidarité était née...

Ensemble, en avril 1996, nous avons créé une asbl et l'avons appelée «Convivial» du nom de ce que nous vivions ensemble: la convivialité d'une relation simple, égalitaire et amicale dans laquelle fraternité, solidarité et responsabilité sont des valeurs fondamentales, avec la dimension festive que cela comporte!

Le tam-tam africain et le téléphone sans fil européen ont continué de fonctionner... «Convivial» grandit vite et s'internationalise! Aujourd'hui, nous sommes vingt permanents rémunérés et plus de cinquante-cinq bénévoles, dont 70% de réfugiés; nous accompagnons chaque année plus de 1.400 personnes ou familles pour une aide matérielle d'urgence, un suivi psycho-social individuel et collectif, des cours de langues et de remise à niveau scolaire, une animation des jeunes et des enfants, des rencontres culturelles et festives....

La cogestion avec les bénéficiaires est certainement l'élément-clé, fondateur et moteur, de l'association. Cela veut dire que les réfugiés eux-mêmes sont co-responsables et donc qu'ils collaborent à toutes les étapes et dans toutes les activités: la réflexion, la décision, la mise en œuvre et l'évaluation. Les réfugiés qui, en Belgique, se sentent souvent décon-



Librairie générale
Livre jeunesse
Audio-visuel
Jeux éducatifs
Artisanat religieux

Ouvert du lundi au samedi de 9 h à 18 h

Vaste parking gratuit

Chaussée de Wavre 218/220
 1050 Bruxelles
 Tél. 02/648 96 89
 Fax. 02/648 61 72
 librairie.uopc@euronet.be

sidérés, «sans voix», «sans place», se sentent restaurés dans leur dignité d'hommes et de femmes quand on leur donne réellement la parole: c'est ce qu'ils nous disent et je crois que c'est ce qui les attire chez Convivial, qui est devenu leur association et notre histoire commune. Nous veillons en tout cas à ce que chacun puisse y trouver et prendre une place, avec des initiatives et des responsabilités, en fonction de ses compétences et disponibilités. C'est ainsi que nous avons une liste d'attente importante de réfugiés qui se proposent pour un bénévolat... mais les places sont déjà prises!

Ce que j'ai appris à travers «Convivial»

Mon premier sentiment est d'avoir appris beaucoup... et à de multiples niveaux, et surtout d'avoir reçu énormément, même si je me suis aussi beaucoup démenée!

J'ai appris et compris de l'intérieur, un peu, ce que c'est d'être réfugié. J'ai appris, j'ai senti ce que cela

veut dire pour quelqu'un non seulement de vivre le parcours de l'exil, le traumatisme de la fuite et de l'angoisse au quotidien mais aussi de perdre tout et de devoir tout recommencer à zéro.

Par la rencontre personnelle et interpersonnelle avec les réfugiés, j'ai appris ce que cela veut dire réellement «rencontrer l'autre, entrer en relation avec lui». Rencontrant des personnes radicalement différentes de moi tant par leur culture d'origine et leur histoire que par leur expérience de vie et leur réalité actuelle, j'ai appris à me laisser déloger de mes points de vue, à effacer mes a priori ou préjugés, pour écouter en profondeur et essayer d'offrir une «oreille neuve». Confrontée à une différence claire et évidente, j'ai été provoquée à considérer et à entendre l'autre comme vraiment autre et à respecter son altérité. Dans ma manière d'écou-

**Je reçois
 quotidiennement
 des leçons de vie**

ter ceux qui me sont apparemment plus semblables, une nouvelle attention à l'altérité de mon interlocuteur s'est mise en place

J'ai reçu et reçois quotidiennement des leçons de vie qui ne sont pas des théories ou des histoires lues... Je suis témoin privilégié du courage et de la force de vivre de bon nombre de réfugiés: faisant l'expérience de la perte de tout, ils gardent encore non seulement la force d'aller de l'avant mais aussi souvent le sourire, le sens de l'humour, la joie de vivre... Leur puissance de vie est contagieuse et fait vase communicant! Avec eux j'apprends aussi à relativiser les événements, à me laisser déranger et bousculer par l'inattendu, à vivre la solidarité comme valeur prioritaire.

J'ai appris mes limites: plus que jamais je les ai senties et, tous les jours, je les ressens: limites physiques, limites de disponibilité, limites de temps, limites financières... face à des besoins si énormes et des réalités de vie si rudes pour la plupart. J'ai appris à dire non pour pouvoir dire de vrais oui. En même temps que j'ai posé mes limites, j'ai élargi ma compassion.

J'apprends le leadership participatif, je le vis avec bonheur, j'y réfléchis beaucoup, seule et avec les responsables de services, réfugiés ou belges. Je vois qu'un «chef» est nécessaire pour ne pas sombrer rapidement dans l'anarchie et le chaos, surtout si l'organisme grandit, mais j'observe aussi que les possibilités de déviations sont nombreuses et surtout insidieuses! Prises de pouvoir, certitude d'avoir raison et d'être dans le bon, injonctions autoritaires, sentiment de supériorité... La qualité de la relation et donc de l'humain est si vite altérée et corrompue. J'expérimente que le leadership authentique exige une grande vigilance.

J'ai appris «l'humain» et j'apprends chaque jour à devenir un peu plus humaine. C'est pour moi une application directe des Droits de l'homme, vécue dans le quotidien et le concret des situations. Qu'est-ce à dire pour moi, «l'humain»? Ceci d'abord: je me sens réellement humaine quand je suis consciente. Consciente de moi, de ce que je vis, de mes potentialités, de mes limites. Mais en même temps consciente des autres, de l'existence des autres, de la réalité des autres. Je ne peux pas être tranquille si d'autres humains vivent dans des conditions non humaines...

Le sentiment global que j'éprouve c'est que ma rencontre et ma relation avec les réfugiés est une importante valeur ajoutée dans ma vie et dans mon «devenir humain» de femme belge. Loin de m'appauvrir (sauf financièrement car je suis toujours bénévole dans mon association!), ces mul-

tiples relations m'ont abondamment enrichie et je sais d'expérience que ce n'est pas fini...

Je ne veux pas pour autant verser dans l'angélisme ou l'idéalisme béat. J'ai rencontré aussi des réfugiés qui essaient de profiter du système, et je crois qu'il y en aura toujours... A ceux-là, j'ai dit ce que je pensais quand j'en ai eu l'occasion, et je continuerai de le faire. Mais ils sont loin d'être majoritaires, du moins parmi ceux que j'ai rencontrés. Et je trouve qu'il est dangereux, voire malhonnête, de faire des raccourcis surtout si c'est pour dénigrer et détruire...

Les questions que je me pose

Voici une série de questions toutes concrètes du fonctionnement quotidien de l'association que je me pose et essaie de continuer à laisser ouvertes afin de rester dans une dynamique la plus «humanisante» possible pour tous (pour les réfugiés et aussi pour les Belges et Occidentaux).

Comment accueillons-nous les personnes qui arrivent demander de l'aide? En leur ouvrant la porte et en leur laissant une place, sans nous laisser envahir et déborder?

Comment les écoutons-nous? Avec un préjugé de confiance et de l'empathie, tout en gardant du bon sens et un esprit critique qui ne se laisse pas raconter des histoires (il ne s'agit pas de tout accepter, loin s'en faut!)? Avec des compétences professionnelles et en même temps la chaleur humaine qui met à l'aise?

Comment donnons-nous de l'aide? Sans supériorité et avec générosité?

Comment faire pression pour transformer les structures inadéquates et inhumaines de la société en étant plongés dans l'aide directe aux personnes et débordés par l'urgence des situations?

Comment demeurer sensibles, ne pas nous durcir et ne pas nous laisser déborder?

Comment diriger l'association en restant humain et au service de tous mais en mettant aussi de l'ordre dans les services et dans l'ensemble?

Je vois et débusque aussi un piège dangereux: l'orgueil de groupe. L'association est active, dynamique, il y règne une joyeuse atmosphère, travailleuse, ouverte, participative, internationale, chaleureuse, humanisante en quelque sorte... Je mesure combien le danger est grand de nous croire les meilleurs, de croire qu'on y est arrivé et de regarder les autres organismes de haut... A ce moment-là, c'est certain que nous ne sommes plus dans l'humain qui, par nature, est non prétentieux...



Nos regards sont conditionnés

La réalité, c'est que les réfugiés sont là, qu'ils continueront d'arriver dans notre pays et dans les pays voisins. Nous sommes privilégiés et ceux qui sont en difficulté continueront à venir chercher asile chez nous. Comment allôns-nous faire face à ce réel?

Il ne s'agit certes pas «d'accueillir toute la misère du monde», selon le slogan de plusieurs personnes, qui cherchent ainsi à se justifier d'une position dure refusant la majorité des demandes, cherchant même à stopper toute immigration. Je ne crois pas que la solution soit le rejet et la diabolisation, qui ne feront que créer des difficultés à court, moyen et long terme (en particulier via l'imaginaire et l'inconscient collectif de la population qu'il est aisé de charger de peurs et d'agressivité).

Je crois personnellement que l'issue passe par le chemin de la relation interpersonnelle, respectueuse et égalitaire. Il est clair que nos manières d'être et décisions seront différentes si nous sommes informés par des chiffres, voire même par des images, ou si notre information est nourrie par une ou des rencontres avec des réfugiés avec qui nous avons pu dialoguer. Si nous n'avons jamais rencontré de réfugié, il est difficile pour nous de comprendre réellement ce que ces personnes vivent, ce à quoi elles sont confrontées. Comme il est difficile pour elles aussi de connaître et d'apprendre la mentalité, les coutumes, la réalité de notre pays dans lequel nous souhaitons qu'elles s'insèrent.

Le regard que nous avons les uns sur les autres influe largement sur nos paroles, actes et gestes. Et nos regards sont

conditionnés par moult préjugés, conscients et inconscients, que nous avons le pouvoir de transformer. Je crois que si notre regard sur l'autre est positif et empreint d'un «préjugé de confiance», la personne en situation de vulnérabilité (en l'occurrence le réfugié) aura une auto-estime toute différente et pourra donc vivre son intégration de manière positive et donner à son nouveau pays le potentiel qu'elle garde parfois secret par réflexe d'autoprotection ou parce qu'elle n'a pas l'occasion de le déployer.

En conclusion, l'histoire est entre nos mains et elle est faite par les simples gens: à nous de jouer pour trouver le fil qui nous relie, quelle que soit la place que nous avons!

Je voudrais ajouter ceci: d'expérience je sais que mon bonheur personnel passe par mon souhait de «devenir plus humaine». En effet, mon sentiment est que je nais humaine, mais surtout que je dois le devenir et que cela, c'est la possible histoire de ma vie et celle de ma joie profonde.

Il m'apparaît que l'humain aujourd'hui se joue dans l'articulation entre la conscience de moi et la conscience de l'autre – et des autres –, entre le respect de moi et le respect radical de l'autre comme autre, dans une solidarité large, vécue consciemment et sans prétention.

Pour moi aujourd'hui, cela passe notamment par ce que je vis et construis avec des réfugiés; et c'est pour mon plus grand bonheur! J'ai découvert un univers inconnu, j'ai le sentiment de découvrir chaque jour un peu plus le monde avec eux et je reçois bien plus que je n'aurais jamais imaginé!!! ■

ÊTES-VOUS MEMBRE DE L'ADIC?

Si vous avez lu l'article de la page 15 de l'Entreprise & l'Homme, vous avez pu découvrir au travers de cette revue quelques facettes de la vie de l'ADIC.

Voulez-vous en savoir davantage?

Renvoyez ce talon à l'ADIC,

Avenue Konrad Adenauer, 8 – B-1200 BRUXELLES

Tél. 02 771 47 31 – Fax 02 772 46 33 – E-mail: entr.hom@belgacom.net

NOM

PRÉNOM

RUE

N°

BOITE N°

CODE POSTAL

LOCALITÉ

Souhaite recevoir une documentation sur l'ADIC

L'enregistrement des données ci-dessus nous permettra de donner suite à votre demande et de vous tenir régulièrement informé de nos différentes activités. Vous disposez à tout moment du droit d'accès, de correction ou de suppression de ces données. Celles-ci peuvent, sauf avis contraire de votre part, être transmises à des tiers.